

NOTE DE LECTURE

**L'EXIL DE SOI.
SANS-ABRI D'ICI ET
D'AILLEURS**

DE LIONEL THELEN

publication des Facultés universitaires St Louis, 2006

Par Bernard De Backer, *chercheur-associé à étopia*

Juin 2007

1 Avant-propos¹

Dans un ouvrage dense et parfois poignant, combinant diverses approches en sciences sociales - dont des phases d'immersion « participante » sur le terrain - Lionel Thelen nous décrit la réalité des sans-abri de longue durée². Ceci sur trois territoires : Lisbonne, Paris et Belgique (Bruxelles et Verviers). Il analyse également les dispositifs d'aide et d'accueil des personnes sans domicile, du sinistre CHAPSA de Nanterre (décrit par Patrick Declerck dans « Les naufragés ») à certaines maisons d'accueil lisboètes et belges, en passant par des dispositifs d'aide de jour ou ambulatoire, comme La Fontaine ou Diogènes à Bruxelles.

On se gardera bien de tenter de résumer ce livre de 300 pages (version abrégée d'une thèse doctorale) dont certaines particulièrement touffues d'un point de vue théorique ou humainement très perturbantes. Difficile, en effet, de lire le descriptif de l'expérience de sans-abri à Lisbonne ou au CHAPSA du CASH (Nanterre) de Thelen sans avoir l'estomac noué par autant de violence et de cruauté.

Le livre se présente sous la forme d'un triptyque, comportant en son centre les chapitres consacrés aux six « terrains » étudiés et vécus par l'auteur dans trois pays (France, Portugal, Belgique), précédés d'une partie méthodologique et théorique, suivies d'un développement de la thèse centrale sur « l'exil de soi ». L'étude de terrain dans une approche transnationale constitue bien le cœur de l'ouvrage, et le lecteur pourrait s'y rapporter directement pour avoir une idée plus concrète des réalités évoquées, puis lire les deux autres pans du triptyque.

Précisons que l'objet principal est d'analyser le commun dénominateur qui lie les personnes clochardisées : « la désocialisation aiguë », aboutissant à une véritable « dépersonnalisation » et « désubjectivation », d'où le titre de l'ouvrage.

2 La rue habite le sans-abri et non l'inverse

Le facteur causal principal, en sus des antécédents sociaux et familiaux, est en effet la rue elle-même au sens élargi de l'univers où déambule le sans-abri (y compris les abris de nuit offrant peu ou pas de surveillance), qui exige l'apprentissage d'un mode de vie radicalement différent et aux effets redoutables. L'auteur se démarque sur ce point de nombreux travaux sociologiques et psychologiques qui se centrent exclusivement sur les facteurs psychosociaux du sans-abrisme et ne prennent pas (ou peu) en compte les effets de l'environnement dans lequel évolue la personne sans abri de longue durée.

¹ Déjà paru dans La Vigilante, 2007.

² La population des personnes sans-abri est loin d'être homogène. Dans une étude réalisée pour la COCOM en 2001, l'équipe du GERME (ULB) distingue trois formes : « la galère » (situation occasionnelle après rupture personnelle ou socioéconomique), « la zone » (situation chronique avec usage intensif des services d'aide) et « la cloche » (situation chronique avec évitemment des services d'aide). C'est surtout à cette troisième catégorie qu'est consacré l'ouvrage de THELEN.

Les choix méthodologiques de Thelen sont longuement exposés, plus particulièrement celui d'une approche anthropologique de terrain. Nous n'y consacrerons pas trop de place ici, ce thème étant plus spécialement destiné aux lecteurs chercheurs et au monde académique (ou les deux simultanément : cela existe). Pointons cependant la nécessité, selon l'auteur, de développer une approche « empathique » et « d'appréhender ou plutôt d'expérimenter [...] la réalité sans fard des conditions de vie inhérentes au sans-abrisme ». Il s'agit là, à notre sens, de la composante la plus intéressante de la démarche de l'auteur, combinée à son analyse anthropologique et psychosociologique.

Si Thelen avait déjà une expérience de contact avec le monde de la rue (distributeur de soupe populaire, accompagnateur d'une éducatrice de rue, stagiaire dans une association...), elle était insuffisante pour « intégrer le choc que pouvait représenter le fait de se retrouver sur le trottoir pour le sans-abri novice ». Par ailleurs, tout un pan de la réalité vécue par les SDF ne peut s'appréhender que par une expérience incorporée (perçue et intégrée par le corps).

Comme l'écrit Thelen à la fin de ce chapitre méthodologique : « Qui ne l'a pas vécu est peu à même de comprendre la dose d'angoisse qu'implique le fait de devoir dormir seul à la merci de tous, transpercé de froid et de fatigue, ou encore de ne se reposer au mieux que trois à quatre heures par nuit et ce, de manière continue. Quoi d'étonnant alors à ce que le sans-abri sombre dans l'alcoolisme ? Quelle meilleure stratégie contre la peur, l'angoisse et le froid que de prendre un anxiolytique, aussi destructeur soit ce dernier par ailleurs ? ».

Dans un deuxième temps, l'auteur explore la littérature consacrée au sans-abrisme aujourd'hui, et explicite son approche comparative et transnationale. L'objet étant à la fois de dégager le plus petit dénominateur commun (dimension anthropologique de la recherche) et d'analyser la variété des situations nationales en termes de population et de dispositifs d'aide généralistes ou spécialisés.

Thelen commence par caractériser la personne sans-abri en soulignant la disparition du logis comme rempart et la nature « d'institution totale » que revêt la rue pour la personne sans domicile sur la longue durée. Ce n'est pas tant le SDF qui habite la rue que cette dernière qui envahit la personne qui ne dispose plus du rempart d'un logement. La distinction entre espace privé et espace public disparaît, la loi du plus fort (le « caïdat ») se substitue à l'état de droit.

Dans un tel univers, le processus de clochardisation peut se révéler extrêmement rapide, en suivant les étapes de la « carrière du sans-abri » mises en évidence par Vexliard dans les années 1950 et affinée par d'autres auteurs (Goffman, Snow & Anderson) : agressivité, repli sur soi, installation et clochardisation (résignation, conversion et « approbation » de l'appartenance à la nouvelle « communauté »³). Cette partie apporte également une note critique au travail de Patrick Declerck⁴, non pas tant sur l'observation faite par ce dernier au CASH de Nanterre que sur

³ Le mot est entre guillemets dans la mesure où, selon THELEN, « le seul signe de reconnaissance entre ses (non-)membres est le sentiment d'une stigmatisation partagée ».

⁴ Auteur de *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Plon Coll. Terre humaine, 2001.

la généralisation de celle-ci (et notamment du diagnostic de « fou de l'exclusion »⁵) à d'autres catégories de population et d'autres terrains.

3 Paris : l'urgence

Les chapitres centraux décrivent six études de terrain, dans trois contextes relativement différents, et articulés selon une certaine gradation en matière de situations vécues, du « clochard invétéré » au « sans-abri novice », mais aussi en termes d'accueil : du « pire » (CHAPSA en France) au « meilleur » (La Fontaine, Diogènes et Maison Marie-Louise en Belgique). Ceci en passant par une ville (Lisbonne) où la richesse de l'étude de terrain combinée à la diversité de services d'aide et des populations fournit des enseignements particulièrement instructifs. Soulignons que la gradation en question est tributaire des institutions observées, et non pas des caractéristiques intrinsèques des populations et des dispositifs des pays ou zones urbaines en question⁶.

L'expérience parisienne, titrée « La France : de l'anomie institutionnelle à la violence de l'abri », est essentiellement centrée sur l'accueil d'urgence à Paris (de personnes en situation d'extrême désocialisation) et sur ses effets délétères. Si c'est la rue, associée aux antécédents sociobiographiques, qui contribue fortement à la clochardisation des personnes, certains abris de nuit participent également à cette dynamique perverse. C'est plus particulièrement le cas de la structure parisienne étudiée (et « expérimentée ») par Thelen. Il s'agit, comme signalé plus haut, du Centre d'Hébergement et d'Accueil pour Personnes Sans-Abri, le CHAPSA, une structure d'accueil de 238 places, disposant d'un service de « ramassage » des personnes sans-abri à Paris.

Le portrait que dresse l'auteur de cet asile de nuit est particulièrement sévère. Outre le fait que ce type de structure n'offre pas de possibilités de réinsertion (certes longue et difficile) et aide surtout le sans-abri à « endurer la vie à la rue », le CHAPSA semble pécher par de graves lacunes : manque d'hygiène, absence de surveillance la nuit (d'où des vols et du racket nocturne, un manque de sommeil qui en résulte), absence de sécurité qui ne permet pas aux personnes hébergées de « déstresser », manque de contact et d'accueil et même abus de pouvoir exercé par un membre du personnel de surveillance sur l'auteur déguisé en SDF...

La conclusion de Thelen est sans appel : « ... le CHAPSA participe à la déshumanisation de la personne sans-abri au même titre que la rue elle-même ».

⁵ Si le reproche d'une généralisation opérée à partir de la population du CASH de Nanterre (mais également au SAMU social et à Médecins du monde) nous semble pertinent, nous avons plus de mal à suivre THELEN dans son imputation d'une « médicalisation » du diagnostic et du traitement des personnes sans-abri au livre de Patrick DECLERCK.

⁶ Le sans-abrisme est un phénomène presque exclusivement urbain. Ce qui n'empêche nullement la grande pauvreté en milieu rural, et notamment une « nouvelle pauvreté » due à l'exil rural de pauvres urbains, les « déracinés des villes ». Voir à ce sujet : Alexandre PAGES, *La pauvreté en milieu rural*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005

4 Lisbonne : clochards, immigrés pauvres et exilés ruraux

Le terrain portugais, titré « Le sans-abri portugais : plutôt la cloche que la honte », est particulièrement éclairant par la diversité des expériences et des types de structures d'aide que l'auteur a rencontrés, ainsi que par la variété des populations. C'est à Lisbonne que l'auteur a vécu comme sans-abri, dormi dans la rue puis fréquenté diverses institutions, comme la Santa Casa da Misericordia (« qui règne en maître sur l'aide sociale à Lisbonne »), l'Armée du Salut, le centre d'accueil de Xabregas (asile de nuit proche de la « maison d'accueil » au sens belge) et la Porta Amiga (véritable maison d'accueil, notamment pour des travailleurs pauvres).

Le parcours de Thelen va du dénuement le plus radical d'une errance dans les rues de Lisbonne où l'aide de la Santa Casa lui est refusée car il ne possède pas la nationalité portugaise, à des structures d'accueil « quatre étoiles » comme Porta Amiga.

Nous nous pencherons plutôt ici sur la diversité des populations de sans-abri à Lisbonne, finement analysées. L'auteur distingue trois groupes fondamentaux : les clochards « traditionnels », les immigrés pauvres et les exilés ruraux. Les premiers sont des « autochtones » profondément ancrés dans le sans-abrisme lisboète depuis des décennies, les seconds proviennent pour l'essentiel des anciennes colonies portugaises, surtout du Cap Vert : ils sont pris en charge rapidement par leur communauté et logent le plus souvent dans des bidonvilles (ce qui leur permet d'envoyer de l'argent au pays d'origine).

Le cas des exilés ruraux (nombreux) est particulier au Portugal (ou à d'autres pays ayant connu un exode rural récent) : il s'agit pour la plupart d'hommes, paysans pauvres, venus tenter leur chance dans la capitale puis qui, ayant échoué, éprouvent trop de honte que pour rentrer chez eux et avouer leur échec (d'où le titre de ce chapitre : « plutôt la cloche que la honte »).

Ce phénomène est à comprendre dans le cadre du modèle culturel traditionnel de la famille patriarcale rurale où c'est l'homme et l'homme seul qui doit assurer la subsistance de la famille : « .. l'exilé rural doit supporter le poids écrasant de toutes les espérances que les siens ont mises en lui, ce en sus de sa propre déception. De plus, cet homme [...] se voit relégué dans l'univers urbain, sans appui des siens et ne pouvant plus recourir qu'aux associations pour obtenir de l'aide. Ce recours implique un profond changement de mentalité chez cet individu ». Etant donné la relative vitesse de la clochardisation pour ceux qui vivent dans la rue, la prise en charge rapide par un dispositif d'accueil de type « maison », qui soustrait l'individu aux effets dévastateurs de la rue et de certains abris de nuit, apparaît fondamentale.

5 Belgique : de Diogènes à Marie-Louise

Enfin, en Belgique, sous le titre « Ne pas espérer pour éviter de ... désespérer » (parole de travailleur social...), la recherche de terrain de Thelen (sans immersion) lui a fait croiser plusieurs structures bruxelloises - La Fontaine, Diogènes, le Poverello, Pierre d'Angle, le Samu social (avant le CASU) - et la

Maison Marie-Louise à Verviers. Une seule maison d'accueil⁷ donc, la dernière rencontrée, et qui lui paraît être un dispositif particulièrement bien adapté à la réinsertion des personnes, mais qui ont réussi à quitter la rue.

Le choix de La Fontaine et de Diogènes était motivé par le souci de rencontrer des professionnels habitués à côtoyer les sans-abri (de longue durée) et les sans-abri eux-mêmes. Il s'agit de deux structures sans hébergement, la première offrant, comme son nom l'indique, douches, lavoirs et consignes, mais surtout une qualité d'accueil et de contact par des rapports personnalisés, et la seconde un travail de rue auprès des personnes qui y vivent. Comme l'écrit Thelen : « Ce que La Fontaine fait en recevant des personnes demandeuses, Diogènes le tente avec celles qui ne demandent plus rien ».

Mais il s'agit dans les deux cas d'un public profondément « touché par les conséquences de la rue ». Entre ce public et celui des maisons d'accueil ou des appartements supervisés, écrit l'auteur, « il existe un gouffre à ce point profond que bien peu sont ceux qui, enchaînés aux rets de la vie à la rue, sont à même de seulement avoir l'idée de tenter de le franchir ». Pour les intervenants de ces deux structures, il s'agit avant tout « de ne rien attendre mais d'être là ».

Une partie du chapitre belgo-bruxellois est consacrée à l'accueil d'urgence, Pierre d'Angle et Samu social (remplacé par le CASU). On y retrouve des analyses ressemblant parfois à celle du CHAPSA (mais les structures d'urgence de Bruxelles, différentes de l'asile de Nanterre, étaient à ce moment bousculées par l'afflux de réfugiés), avec quelques pages tragi-comiques sur le SAMU et son système de ramassage, dans un paragraphe au titre éloquent : « L'abri de nuit tel qu'imaginé par Kafka ».

Le chapitre consacré au terrain belge se termine par une visite à la Maison Marie-Louise de Verviers. L'objet est ici de montrer une structure d'hébergement « à choix multiple », offrant les possibilités d'un parcours pour les personnes sans-abri, de la rue à l'appartement supervisé, en passant par le Centre d'accueil et la maison communautaire

6 Déni des autres, exil de soi

La dernière partie du livre revient sur le processus d'adaptation du sans-abri à la rue et « l'exil de soi » qui en résulte et qui donne son titre à l'ouvrage. L'auteur se centre à nouveau sur le noyau anthropologique de son étude, à savoir les effets du sans-abrisme de longue durée et « la logique circulaire ancrant le sans-logis dans la rue » qui est constituée du « déni des autres » et de « l'exil de soi ».

Par déni des autres, Thelen entend un processus double que l'ambiguïté de la langue française permet de condenser en une seule expression : déni du sans-abri par les autres (sans-abri ou non) et déni des autres par le sans-abri. C'est ici qu'un facteur causal sera fortement mis en évidence, pouvant conduire un individu à se retrouver dans la rue pour une longue durée (en sus des facteurs

⁷ L'auteur ne désirait pas trop « se mêler au public des maisons d'accueil » car, selon lui, « celui-ci ne correspondait guère aux sans-abri de longue durée auxquels la recherche entreprie s'intéresse avant tout ».

socioéconomiques, relativement peu mis en avant) : « la quasi-totalité des sans-abri ont été victimes de manques affectifs profonds dès leur plus jeune âge ».

D'une certaine façon, le sans-abri manque de supports affectifs implicites lui permettant de « se tenir de l'intérieur » dans le monde contemporain⁸, et doit dès lors faire appel à des supports explicites : les structures d'aide. A ceci s'ajoute l'humiliation constante d'être sous le regard des autres et d'être jaugé par celui-ci, ce qui explique, par exemple, les « précautions oratoires », le discours autobiographique un peu stéréotypé qu'il peut tenir, et dans lequel « un événement malchanceux est venu compromettre une vie tout à fait normale ».

L'exil de soi est compris comme une restriction de ses besoins et de sa manière de voir le monde pour s'adapter aux exigences hostiles de la rue qui accaparent la plus grande part de l'énergie de la personne (déjà minée par le manque chronique de sommeil et l'anxiété quotidienne). Thelen dégage ainsi un « habitus de survie »⁹ du sans-abri de longue durée : perception temporelle sur le mode du présent continu, déni des autres (comme réponse au désaveu de la part d'autrui), instrumentalisation d'autrui (la combine ou l'art de survivre en utilisant autrui), oubli du corps...

Soulignons pour finir un des éléments mis en avant par le parcours de Thelen dans le monde des sans-abri : l'adaptation rapide et drastique du sans-abri « novice » à l'univers de la rue (« quelques mois au plus », écrit-il) et qu'il a lui-même ressenti lors de son expérience d'immersion à Lisbonne. Dès lors, s'il « faut bien plus de temps pour reconstruire un homme que pour l'abattre », la nécessité d'offrir rapidement des structures adaptées aux personnes nouvellement sans-abri (ou éviter qu'elles le deviennent par une offre adéquate de logements) s'en fait d'autant plus cruciale, sans oublier ceux qui sont devenus des sans-abri au long cours.

⁸ THELEN s'inspire ici de l'ouvrage de MARTUCELLI, *Grammaires de l'individu*, Galimard, 2002.

⁹ « Habitus » au sens de BOURDIEU : « système de dispositions durables (habitudes de penser, de faire, postures corporelles, manières d'être, de penser, de dire et de faire) que les individus ont intériorisées et qui les déterminent inconsciemment. »